

Yann Lagadec

Réinvestir l'expérience de guerre Les Carnets du lieutenant Cocho (1914-1919)

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Yann Lagadec, « Réinvestir l'expérience de guerre », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 118-1 | 2011, mis en ligne le 10 avril 2013. URL : <http://abpo.revues.org/1903>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Presses universitaires de Rennes

<http://abpo.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://abpo.revues.org/1903>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

Cet article a été téléchargé sur le portail Cairn (<http://www.cairn.info>).



Distribution électronique Cairn pour Presses universitaires de Rennes et pour Revues.org (Centre pour l'édition électronique ouverte)

© Presses universitaires de Rennes

Réinvestir l'expérience de guerre : les Carnets du lieutenant Cocho (1914-1919)¹

Yann LAGADEC

Maître de conférences

CERHIO, UMR CNRS 6258 – université Rennes 2 Haute-Bretagne

La recherche sur la Grande Guerre vue depuis la Bretagne a progressé de manière importante au cours des 20 ou 30 dernières années. À y regarder de plus près cependant, celle-ci s'est très – trop ? – largement concentrée sur quelques thématiques seulement, deux principalement, ce dont témoignent, entre autres, les sommaires des Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest mais aussi les bases de données consacrées à la recension des travaux d'étudiants, de la maîtrise et du master au doctorat.

La vie à l'arrière a, fort logiquement, particulièrement attiré l'attention, sous des angles d'ailleurs très divers : au-delà des approches générales sur la vie quotidienne à Nantes ou ailleurs, l'on trouvera en effet des études sur l'enfance et la jeunesse à Rennes, la Police spéciale dans le Morbihan, l'accueil en Ille-et-Vilaine des réfugiés belges et français des départements envahis, les rapports entre guerre et religion à travers le Courrier du Finistère ou le bulletin des patronages de Ploudalmézeau, pour ne retenir que quelques exemples². Parmi les travaux peut-être plus neufs dans leurs

1. Cet article s'inscrit dans le cadre d'une réflexion plus large sur les écrits des combattants et, plus encore, des prisonniers en temps de guerre. Centré sur la « Seconde Guerre de Cent Ans » (1689-1815), ce travail s'ouvre aux périodes antérieures – les ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles – et postérieures – des guerres d'Italie à la Grande Guerre. Il doit par ailleurs beaucoup aux conseils et suggestions de C. Boissière, Y.-M. Erard, S. Gicquel, J. Le Bihan, E. Le Gall, G. Provost, R. Richard et S. Tison ; qu'ils en soient ici une nouvelle fois remerciés.

2. À défaut de citer tous les mémoires de maîtrise soutenus sur ces questions, je me permets de renvoyer à la base de données en ligne THEO. Parmi les études les plus stimulantes sur l'arrière, retenons, pour les questions sociales et culturelles, les publications de LE DALL, Olivier, *On prie, vous souffrez... on les aura!*, Morlaix, Skol Vreizh, 2007, de GUYVARCH, Didier, *Moi, Marie Rocher, écolière en guerre*, Rennes, Apogée, 1993, du même « La guerre de 14-18 et les représentations du féminin et du masculin en Bretagne », dans CAPDEVILA Luc, CASSAGNES Sophie, COCAUD, Martine et GODINEAU, Dominique (dir.), *Le genre*

approches, il convient de noter ceux portant sur l'internement des civils étrangers dans l'Ouest, éclairés par des recherches sur l'île de Groix, sur Sarzeau, camp de famille puis camp de faveur, sur le Finistère de manière générale, enfin, ceux de R. Richard sur l'Ouest, associant d'ailleurs détenus civils et prisonniers de guerre³.

La seconde thématique est celle de la mémoire de la Grande Guerre, abordée principalement à travers l'étude des monuments aux morts dans l'immédiat après-guerre – ceux de la région de Vitré, du Morbihan, des cantons de Rennes, de Pont-Croix, Pont-l'Abbé et Plogastel-Saint-Germain dans le Finistère⁴, etc. –, mais pas seulement. Plus récemment en effet, la question de la mémoire à moyen et long terme a donné lieu à des analyses particulièrement stimulantes de F. Le Moal sur Sainte-Anne-d'Auray et de D. Guyvarc'h sur le mythe des 240 000 morts bretons et sa construction mémorielle⁵.

Dans ce foisonnement historiographique, porté par une demande sociale de plus en plus pressante, en Bretagne comme ailleurs, de manière assez paradoxale sans doute, un champ de recherche a été laissé très largement en friche par les universitaires : celui des combats et des combat-

face aux mutations : masculin et féminin, du Moyen Age à nos jours, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003, p. 291-305. Sur les questions politiques, GUYVARC'H, Didier, « La guerre de 1914 à 1918 et la suspension de la guerre civile : le cas nantais », *Enquêtes et documents*, 1995, 21, p. 205-212 et MOUGENET, Patrick, « 14-18 : quelles traces de pacifisme dans l'Ille-et-Vilaine en guerre ? », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 1992, 99, 2, p. 169-200. La question des rapports avec les soldats américains à Brest, Saint-Nazaire ou Nantes a donné lieu à de multiples publications, la plus récente étant l'article de NOUAILHAT, Yves-Henri, « Soldats américains et civils français dans la région de la Basse-Loire pendant la Première guerre mondiale », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 2002, 109, 4, p. 177-190.

3. Outre la thèse, malheureusement non publiée, de RICHARD, Ronan, *La Nation, la guerre et l'exilé. Représentations, politiques et pratiques à l'égard des réfugiés, des internés et des prisonniers de guerre dans l'Ouest de la France durant la Première guerre mondiale*, Université de Rennes 2, thèse d'histoire, dact., 2004 retenons, du même, « "Étrangers" et « indésirables » en temps de guerre : représentations, politiques et pratiques à l'égard des populations nouvelles dans l'Ouest de la France en 1914-1918 », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 2002, 109, 4, p. 147-161 ou encore GRANDHOMME, Jean-Noël, « Internment Camps for German Civilians in Finistère, France (1914-1919) », *The Historian*, 2006, 68, 4, p. 792-810.

4. Dans la longue liste des mémoires sur ce sujet, retenons, de manière arbitraire, COULON, Jean-Yves, *La statuaire commémorative des monuments aux morts de la Première Guerre mondiale en Ille-et-Vilaine*, Université de Rennes 2, mémoire de DEA, dact., 1991 et LE GALL, Laurent, *Les monuments aux morts de la guerre de 1914-1918 : étude sur trois cantons du sud-ouest du Finistère*, Université de Brest, mémoire de maîtrise, 1988, ou encore l'article récemment publié par CARRE, Bernard et MEVELLEC, Annick, « Les monuments aux morts des Côtes d'Armor : contribution à l'histoire de leur érection », *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, 2009, p. 309-357.

5. LE MOIGNE, Frédéric, « Le mémorial régional de la Grande Guerre de Sainte-Anne-d'Auray. Monument de la commémoration de masse catholique (1921-1937) », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 2006-4, p. 48-76 et GUYVARC'H, Didier, « La mémoire bretonne de 1914-1918 », *Bulletin et mémoires de la Société archéologique et historique de l'Ille-et-Vilaine*, 2010, 114, p. 219-235.

tants. L'on chercherait en vain un article sur ce thème dans les principales revues historiques régionales – Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest, Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne –, un seul travail universitaire étant recensé, celui de T. Le Roy sur L'aéronautique maritime et la lutte anti-sous-marine en Bretagne⁶, alors que, dans le même temps, fleurissaient les publications d'amateurs – au sens noble du terme – parfois très éclairés : en témoignent, entre autres, le bulletin et les recueils de l'association Bretagne 14-18.

Les ressources documentaires et archivistiques ne manquent guère en effet, en Bretagne comme dans les autres régions françaises. L'on dispose, pour les quelque 70 régiments de l'Armée de terre cantonnés en Bretagne au moment de la mobilisation, d'archives certes inégalement conservées mais souvent riches, à commencer par les journaux de marche et des opérations (JMO), disponibles en ligne depuis quelques mois. Parallèlement, la collecte patiemment entamée il y a quelques décennies des témoignages individuels, et notamment des écrits du for privé – correspondances, journaux, mémoires – offre au chercheur un indispensable contrepoint à la vision très épurée des sources « officielles ». Ainsi des Carnets de guerre et de prisonnier de Paul Cocho, épicier briochin mobilisé au sein du 74^e Régiment d'infanterie territoriale (RIT) de Saint-Brieuc en 1914, récemment publiés et qualifiés à juste titre de « passionnants » par F. Bock dans une – trop – courte préface⁷.

6. LE ROY, Thierry, L'aéronautique maritime et la lutte anti-sous-marine en Bretagne (1917-1918), Université de Brest, Mémoire de maîtrise, dact., 1988, du même « Le personnel de l'aérostation maritime française (1917-1919) : l'exemple des patrouilles de Bretagne et de la Loire », Revue historique des armées, 2008, 252, p. 104-113, mais aussi la version publiée de sa thèse, Les Bretons et l'aéronautique des origines à 1939, Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2002. Le travail de GESLIN, Anne, La correspondance chez les poilus du pays de Fougères, Université Paris IV-Sorbonne, mémoire de maîtrise, 2005, permet, pour une part, de saisir certains aspects de l'expérience des combattants bretons.

7. COCHO, Paul, Mes carnets de guerre et de prisonnier, 1914-1919, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010. Si l'on ne peut que se féliciter de la publication, dans une collection universitaire à la diffusion particulièrement large, de ces Carnets, on ne pourra s'empêcher de regretter que ce riche document n'ait pas bénéficié d'un travail d'édition à la hauteur de son intérêt. Au-delà des quelques erreurs – parfois grossières cependant –, des cartes par trop sommaires, d'une préface ne permettant guère de saisir l'originalité toute relative du document, ce sont les annotations trop rares, l'absence presque totale de mise en perspective de ce texte qui posent en partie problème : comment ne pas s'étonner, par exemple, de l'absence de toute comparaison avec les – certes moins riches – Carnets de guerre et de captivité d'Elie Préauchaat, soldat de la 9^e compagnie... du 74^e RIT, dont la publication ne peut avoir échappé aux éditeurs du texte (PRÉAUCHAT, Elie, Carnets de guerre et de captivité d'Elie Préauchaat, soldat à la 9^e Cie du 74^e RIT de Saint-Brieuc, Plessala, Association Bretagne 14-18, 2006). Dus à un officier dépendant d'un autre régiment territorial de la 87^e DT, les carnets de J. Clément, du 76^e RIT, offrent eux aussi un utile complément permettant de donner sens aux écrits de Cocho (CLEMENT, Joseph, Carnets de guerre d'un officier d'Infanterie territoriale. Lieutenant Clément Joseph au 76^e RIT, [du] 5 octobre 1914 au 20 novembre 1918, et la première attaque aux gaz du 22 avril 1915, Plessala, Association Bretagne 14-18, 2006).

Passionnants non seulement parce qu'ils nous permettent de suivre au jour le jour, ou presque, la Grande Guerre d'un poilu parmi d'autres – simple sous-officier au début des hostilités, promu officier au feu, lieutenant au moment de sa capture en mai 1918 – et de comprendre ainsi les logiques de l'écriture en temps de guerre. Passionnants parce que cet homme nous offre ici le témoignage – et il y en a peu publiés à ce jour concernant des combattants bretons⁸ – d'un de ces soldats finalement mal connus, les « territoriaux », ces « pépères », selon les termes du temps, appartenant à des classes trop anciennes pour être, sauf exception, engagées en première ligne. Passionnants aussi parce qu'au-delà de l'épreuve du front, Cocho va connaître celle de la captivité, en Allemagne, avec tout ce que cela peut impliquer dans l'Europe orientale de 1918-1919. Passionnants enfin, et de manière plus générale, parce que ces carnets offrent des éléments de réponse – en aucun cas « la » réponse – à certaines des questions qui taraudent les historiens actuels de la Grande Guerre, notamment quant à la possibilité d'investir l'expérience des combattants⁹.

Écrire en guerre, écrire la guerre

Il n'est sans doute pas besoin de revenir longuement ici sur les débats historiographiques qui, depuis une quinzaine d'années, divisent les spécialistes de la Grande Guerre. Rappelons que les controverses autour du statut des sources ont été au nombre des plus vives, certains en venant à

8. Outre les lettres de Michel Urvoas, publiées il y a désormais près de 20 ans (THOMÉ, Jacques, *Le Fantassin de Kerbruc*, Vauchrétien, Ivan Davy éd., 1992), signalons la réédition récente de HAREL, Ambroise, *Mémoires d'un poilu breton*, Rennes, Ouest-France, 2009 ou encore DUMONT-LE DOUAREC, Jean-Paul (éd.), *Armandine. Lettres d'amour, de Binic au front, 1914-1918*, Spézet, Éditions Keltia Graphic, 2008, des lettres fort mal éditées d'ailleurs. L'ouvrage de VEAUX, Georges, *En suivant nos soldats de l'Ouest. Carnet de route publié avec l'autorisation du Ministère de la guerre. Charleroi, Guise, la retraite, la Marne, la poursuite, Reims, Craonne, la course à la mer, Arras, Vermelles, l'Yser, Rennes, Oberthur, 1917*, ancien et publié dans un contexte bien particulier, n'est pas sans intérêt cependant. Les autres publications sont plus « confidentielles » : au-delà des nombreux – mais par définition courts – témoignages publiés régulièrement par le Bulletin de liaison et d'information de la très dynamique association Bretagne 14-18, l'on retiendra, sans la moindre prétention à l'exhaustivité, les textes de MADELAIN, Jean, « Le carnet de route d'un poilu fougerais de la Grande Guerre [Amand Thomas, 330^e RI] », *Bulletin et mémoires de la Société archéologique et historique de l'arrondissement de Fougères*, 2006, p. 165-200, de MOUGENET, Patrick, « "Pour Dieu, pour la France en avant !" Sentiment national et premières semaines de la Grande Guerre vécues par Joseph Carrée, soldat français [41^e RI] », *Historiens et géographes*, 1996, n° 355, p. 21-42 ou encore de « Carnet de guerre tenu par Jean Gard, 1915-1918 [94^e RI] », *Le Rouget de Dol*, 1984, n° 46, p. 1-16.

9. Par ce terme, nous entendrons, à l'instar de PROCHASSON, Christophe, 14-18. *Retours d'expériences*, Paris, Tallandier, 2008, p. 14, non « un vécu dont l'historien aurait à rendre compte dans une version singulière et simplifiée qui s'imposerait à lui, tout naturellement, à la seule consultation des faits » mais le résultat d'une « construction ambivalente d'un vécu trouble, dépendante des caractéristiques sociales et personnelles de chaque individu, dépendante aussi du discours qui la construit pendant ou après. Le vécu est un chaos auquel l'expérience vient mettre bon ordre [...]. L'expérience n'est jamais pure, elle est toujours située ».

évoquer une hypothétique « forme de dictature du témoignage¹⁰ ». Or, sans entrer plus avant dans ces discussions, il nous semble que, dans la quête du « pourquoi dit-il cela ? » plutôt que du « que dit-il ? » – nous faisons nôtres les remarques de C. Prochasson sur ce point¹¹ –, l'intérêt des carnets rédigés « au jour le jour » ressort de manière évidente à la lecture de ceux de Cocho. Et ce pour plusieurs raisons.

La première tient sans doute au caractère souvent fort détaillé des notations presque quotidiennes du territorial briochin. Ce n'est pas le cas, il faut y insister, de tous les documents de ce genre : rédigés il est vrai dans de petits agendas peu propices aux longs épanchements, les carnets de guerre de Marc Bloch, jeune normalien, alors professeur de lycée à Amiens – et bientôt universitaire –, lui aussi mobilisé comme sergent dans l'infanterie, capitaine à la fin de la guerre, se limitent à quelques mots très secs, indication d'une position, d'une action, ne dévoilant rien ou presque de la pensée de l'auteur¹². Cocho, au contraire de son homologue du 72^e RI, n'est pourtant pas un professionnel de l'écrit au sens strict du terme ; mais peut-être le fait de tenir au jour le jour la chronique des événements saillants de la journée relève-t-il, malgré tout, d'une certaine « culture professionnelle » chez notre épicier habitué à tenir ses comptes quotidiennement.

Les conditions, le processus de rédaction des carnets tout au long du conflit se révèlent, de ce point de vue, fort instructifs. Les critiques internes et externes des documents nous disent tout d'abord le lien évident entre les événements exceptionnels et le besoin qu'éprouve Cocho de prendre la plume – ou, parfois, un simple crayon de bois – pour les décrire. Le premier carnet débute ainsi par la description de la montée au front du 74^e RIT et notamment de la 10^e compagnie¹³, celle à laquelle appartient notre sergent, en octobre 1914, plusieurs semaines donc après sa mobilisation puis son départ de Saint-Brieuc : il ne nous dit rien, par exemple, de son passage par Cherbourg, de son transit par mer vers Le Havre début septembre, des trois semaines d'entraînement dans la campagne normande, non plus que du voyage, par mer à nouveau, vers Dunkerque, début octobre. En cette phase de « course à la mer », seule compte finalement aux yeux de Cocho la montée en ligne, sous les obus allemands. La nouveauté de l'expérience, rompant nettement avec celle d'un service militaire effectué de novembre 1901

10. AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane et BECKER, Annette, 14-18. Retrouver la guerre, Paris, Folio/Gallimard, 2005 [1^{re} éd. 2000], p. 64.

11. PROCHASSON, Christophe, 14-18. Retours d'expériences..., op. cit., p. 17.

12. BLOCH, Marc, Écrits de guerre, 1914-1918, Paris, A. Colin, 1997, p. 41-69.

13. Notons que, contrairement à ce qu'indique la note 2, p. 19, ce n'est pas la 10^e compagnie mais le 74^e RIT qui est commandé par le lieutenant-colonel Chauvel. Ce régiment constitue, avec le 73^e RIT, la 173^e Brigade territoriale commandée par le colonel Combe. Cette brigade forme, avec la 175^e Brigade du général Couillaud (76^e, 79^e et 80^e RIT, des régiments à deux bataillons), la 87^e Division territoriale, commandée par le général Roy. Sur cette unité – et plus particulièrement le 79^e RIT et la 175^e Brigade –, nous renvoyons à l'ouvrage fort utile de NEL, Raoul (Dr), Boesinghe ou les combats de la 87^e Division territoriale sur l'Yser. 1914-1918, Rennes, Impr. du Nouvelliste de Bretagne, 1922, visiblement ignoré des éditeurs scientifiques des carnets de P. Cocho.

à novembre 1903 au 71^e RI de Saint-Brieuc¹⁴, justifie la prise de plume pour la décrire. De la même manière, le carnet n° 2 de Cocho s'interrompt avec son retour en Bretagne pour raisons de santé, en novembre 1914, ce qui se déroule à l'arrière ne méritant sans doute pas d'être noté à ses yeux ; quant au carnet n° 3, il s'ouvre sur son retour au front, en mai 1915, dans des circonstances particulièrement pénibles pour le 74^e RIT, quelques jours après la première attaque allemande aux gaz, dans le secteur d'Ypres. À l'autre extrémité du conflit, le carnet n° 8 s'achève le jour même de son départ d'Allemagne le 4 janvier 1919, le n° 9 s'ouvrant le 9 janvier sur son arrivée au Danemark, pays par lequel il transite quelques jours avant d'embarquer pour Cherbourg où sont rédigés les derniers mots de ses carnets de guerre et de captivité, avant même son retour à Saint-Brieuc donc. Entre temps, c'était un départ en permission, en juillet 1917, après plusieurs semaines en première ligne qui clôturait le carnet n° 6. C'est donc bien l'expérience extraordinaire – au sens plein du terme – qui semble justifier l'écriture chez Paul Cocho comme chez tant d'autres auteurs de ces carnets ou journaux¹⁵ ; justifier l'écriture et, plus encore peut-être, susciter une sorte de besoin d'écriture, tant pour « exorciser » l'expérience alors vécue en se la racontant, que pour la partager.

La recherche – avide et, parfois, compliquée – d'un nouveau carnet chaque fois que l'un d'eux s'achève dit bien ce besoin – « je viens enfin de trouver un carnet » écrit-il le 13 juillet 1916 (p. 93) –, même si Cocho ne précise qu'exceptionnellement de manière explicite les raisons pour lesquelles il prend la plume. « Je confie ma tristesse et mon découragement à ce petit carnet » note-t-il par exemple le 19 décembre 1918, alors qu'il attend depuis plus d'un mois son retour en France (p. 199), dans un processus assez banal pour ce qui apparaît finalement comme une sorte de « journal intime » qui ne dit pas son nom : écrire permet sans doute au combattant non seulement de témoigner de son expérience, pour une part probablement aussi de s'évader d'un quotidien monotone, mais aussi de se rassurer lui-même en se donnant un présent face à un avenir pour le moins incertain. Au-delà, la particularité de ces carnets tient aussi au fait qu'il les adresse à son épouse, lectrice presque évidente à l'en croire : « en lisant ce petit carnet tu seras certainement déçue » écrit-il par exemple le 20 août 1915,

14. C'est ce que laisse entendre la photographie du haut de la p. 27, mal légendée, et ce que confirme le feuillet matricule de Paul Cocho, qui n'a semble-t-il pas été consulté (Arch. dép. des Côtes d'Armor, 1R 1128/710). Notons que l'épicier obtient un certificat de bonne conduite suite à ces deux années de service militaire, ce qui explique pour une part sans doute sa promotion au grade de sous-officier dans la Territoriale.

15. La chose n'est d'ailleurs pas propre à cette période. Elle est nette, par exemple, chez nombre des soldats de l'Empire – voir ce qu'en dit BARRÈS, Jean-Baptiste, *Souvenirs d'un officier de la Grande Armée*, Paris, Éd. du Grenadier, 2002, p. 23-24 – comme des simples témoins de certains des événements marquant cette période, à l'instar des invasions de 1814 et 1815. Le cas de Pierre Dardenne, professeur au collège de Chaumont en 1814, est de ce point de vue particulièrement frappant ; HANTRAYE, Jacques (éd.), *Le Récit d'un civil dans la campagne de France de 1814. Les « Lettres historiques » de Pierre Dardenne (1768-1857)*, Paris, éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2008.

en terminant le carnet n° 3 ; « depuis mon retour au front, nous n'avons rien fait d'extraordinaire [...]. Mon récit se ressent fatalement de la banalité et de la monotonie de notre vie ! » (p. 59). Ces notations quotidiennes constituent ainsi une sorte de double explicite – ou de complément – des lettres envoyées à sa « Louissette chérie » : le 8 juillet 1915 par exemple, il précise que « Heurtel part en permission et va aller te voir et te remettre une lettre », rappelant en passant ce canal civil illégal de transmission des correspondances permettant d'échapper à la censure du contrôle postal mis en place début 1915 (p. 54). Des carnets sont aussi probablement remis à son épouse une fois terminés ou, pour certains d'entre eux au moins, lorsque l'occasion s'en présente : ainsi des carnets n° 1 et 2 au retour en convalescence en Bretagne fin 1914 ; ainsi du carnet n° 6, au cours d'une permission. Ceci explique que seul un carnet manque, celui rédigé à compter de fin 1917 sans doute et « disparu dans la tourmente du 27 mai 1918 », lors de l'attaque allemande sur le Chemin des Dames qui verra la capture du lieutenant Cocho (p. 121).

Paradoxalement, le rythme d'écriture et la longueur des notes de notre diariste ne semblent qu'assez marginalement en rapport avec l'intensité de l'activité militaire. Plus exactement, ce rapport n'est pas inversement proportionnel, comme on aurait pu s'y attendre. Si les notations ne sont pas quotidiennes, elles sont souvent plus longues et plus régulières lorsque Cocho est au front, lorsque les combats, les « incidents » inhérents à la guerre justifient des descriptions plus précises... quand bien même le rédacteur disposerait-il de moins de temps pour le faire, quand bien même les conditions matérielles – la vie dans les modestes cagnas des premières lignes notamment – viendraient-elles limiter les capacités du rédacteur à l'écriture de longs développements : le territorial briochin est malheureusement très elliptique sur ces conditions d'écriture.

L'intérêt de ces carnets rédigés « au jour le jour » tient à plusieurs raisons disions-nous. Au-delà de la précision des notations presque quotidiennes, la seconde de ces raisons est indéniablement la possibilité qu'offre cette source de saisir, dans la durée, l'évolution, l'alternance des préoccupations mais aussi des sentiments de leur auteur. Les exemples en sont nombreux : nous reviendrons plus loin sur sa vision des femmes, un thème parmi de nombreux autres. Plus significatif est ici ce que nous disent les carnets de Cocho sur l'évolution de ses rapports à la religion. Notre épicier est en effet, dès avant la guerre, un catholique militant, et il n'hésite pas, au fil des pages, à dénoncer les effets néfastes de la Séparation, à se réjouir des prises de position du Vatican pendant la guerre, à se féliciter de la place tenue par les prêtres infirmiers dans son unité – selon lui la marque de « la perfection de la doctrine catholique » (p. 64) –, à voir dans la « pluie de feu [qui] semble tomber du ciel [...] le châtiment de Dieu » (p. 44). Pourtant, alors que, dans les premières semaines et les premiers mois du conflit, le sous-officier Cocho dit remettre régulièrement son sort entre les mains de « Notre-Dame du Perpétuel Secours » – notamment p. 20,

23, 26, 31, 36, 37, 38 – ou de « la Providence », tout en se résignant à accepter « la volonté de Dieu » (p. 33, 37), ces mentions tendent à disparaître dès le printemps 1915. Il en va de même des allusions à son assistance aux messes dominicales, et notamment celles célébrées par l'abbé Jouan, aumônier du 74^e RIT puis de la 173^e Brigade¹⁶, plus particulièrement à partir de la fin de l'année 1915 : l'on ne trouve par exemple que deux mentions de juillet 1916 à juillet 1917, alors qu'il y en avait quatre pour le seul mois de mai 1915. Certes, l'on ne saurait parler ici de « détachement » et encore moins d'une quelconque « déchristianisation » chez ce fervent catholique : mais l'explication du monde dans lequel vit le territorial briochin, l'organisation de son temps ne se limitent plus désormais à ses seules dimensions religieuses. La question de la déstructuration du temps, a priori très cadré pour les soldats en temps de paix, à la caserne, revient régulièrement de manière implicite sous la plume de Cocho. Paradoxalement, c'est la « militarisation » de ce temps, sa scansion par les événements militaires que l'on ne maîtrise plus qui produisent cette déstructuration. Aux longues périodes d'oisiveté relative, y compris en première ligne, dans des secteurs calmes, succèdent des séquences d'intense activité au cours desquelles l'alternance jour/nuit perd de sa signification, le fracas des explosions venant sans cesse troubler le sommeil¹⁷. Peu à peu, la semaine et sa pause dominicale, marquée par la messe, ne signifient plus grand-chose au regard de l'alternance séjour en première ligne/repos à l'arrière du front ; le rythme des permissions vient d'ailleurs pour une part rebattre les cartes temporelles à compter de 1915 : nous y reviendrons.

Dernière des raisons que nous souhaitons ici évoquer : l'absence de censure, quand bien même l'auteur pratique indéniablement une certaine autocensure. Celle-ci est particulièrement visible en quelques occasions – souvent fort significatives d'ailleurs –, Cocho barrant de lui-même certains passages de ses carnets, sans que l'on sache s'il l'a fait au moment même de la rédaction, au cours de la guerre, ou plus tard, de retour à Saint-Brieuc. La première solution semble la plus probable, au regard du caractère particulier de certains des passages biffés : 16 lignes barrées après-coup alors qu'il décrit la « vie désœuvrée » qu'il mène à Ham en mai-juin 1917, au moment de l'offensive Nivelle (p. 115) ; une autre en juillet de la même année, au moment des grandes mutineries, alors qu'il n'a rien modi-

16. Originaire de Magoar, ordonné prêtre en 1903, l'abbé Henri Jouan est successivement professeur à l'Institution des Sourds-Muets de Saint-Brieuc, au Petit Séminaire de Plouguernével puis à l'École Saint-Charles de Saint-Brieuc à partir d'octobre 1907. Il le redevient d'ailleurs après-guerre, occupant ces fonctions jusqu'à sa démission pour raisons de santé en 1934. Il meurt accidentellement l'année suivante. À noter une mention faite à l'abbé Serrand, vicaire général du diocèse de Rennes (p. 75), aumônier de la 87^e DT, futur évêque de Saint-Brieuc de 1923 à 1949, qui aurait sans doute mérité une note explicative de la part des éditeurs du texte.

17. Sur ce point, voir JAGIELSKI, Jean-François, « Modifications et altérations de la perception du temps chez les combattants de la Grande Guerre », dans CAZALS, Rémy, PICARD, Emmanuelle et ROLLAND Denis (dir.), *La Grande Guerre. Pratiques et expériences*, Toulouse, Privat, 2005, p. 205-214.

fié d'une mention, quelques lignes plus haut, à la « boucherie humaine », à « cet horrible cauchemar » auquel il échappe le temps d'une permission (p. 119) ; des allusions aux femmes danoises et à leur beauté aussi semble-t-il, allusions pour le moins embarrassantes en des lignes pouvant, voire devant, être lues par son épouse (p. 198). Mais, pour le reste, l'officier briochin ne semble s'être refusé aucun sujet, aucune description : tout nous est dit, de la violence des combats à l'horreur de la mort et des blessures, de l'absurdité de certains décès à l'exécution d'un territorial du 73^e RIT, le régiment frère du 74^e au sein de la 173^e Brigade (p. 67)¹⁸. Peut-être n'en vait-il pas de même dans les lettres envoyées à Saint-Brieuc par Cocho, comme R. Cazals et F. Rousseau ont pu le montrer dans le cas d'Eugène Bayle, poilu cévenol¹⁹. Une telle étude manque encore pour des poilus bretons.

Un homme en guerre

Bien évidemment, les carnets de Paul Cocho nous permettent, avant tout, de saisir ce que fut la Grande Guerre, vécue « au ras du sol », pour ne pas dire plus bas encore, du fond des tranchées. Car la particularité du 74^e RIT fut sans doute d'avoir, à de nombreuses occasions, été engagé en première ligne²⁰. Certes, l'on voit bien le régiment agir dans des fonctions habituelles pour une unité de ce type : moissons « à six cents ou sept cents mètres des boches » en septembre 1915 (p. 62), « service routier » en avril 1917 (p. 114), aménagement des tranchées en juin suivant comme en septembre 1915 ; « ce que l'on remue de terre » écrit-il alors, se félicitant « d'être gradé car simple soldat, pas habitué à manier la pelle et la pioche, pareil travail eût été bien dur » (p. 67). Mais il est aussi très régulièrement au contact de l'ennemi, dans ces tranchées de première ligne soumises aux tirs allemands, qu'il faut à l'occasion défendre. Ainsi à Langemark, en octobre-novembre 1914, ou en octobre 1915 : « nous devons partir ce soir aux tranchées de premières lignes » note-t-il le 6, décrivant les difficultés de la prise d'une position qui « n'offre plus qu'un amas extraordinaire de matériaux de toutes sortes », suite aux bombardements de l'ennemi (p. 70).

Le témoignage de Cocho sur ces séjours au front confirme nombre de points par ailleurs bien connus. Ainsi de la modernité de la guerre, très régulièrement évoquée, dans toutes ses dimensions : celle des moyens de des-

18. Le journal de marche et des opérations du 73^e RIT nous en dit un peu plus que Cocho, signalant, à la date du 23 septembre 1915 : « À 6 heures, le soldat L'Hotel (pionnier du Rég't) condamné à mort par le conseil de guerre dans sa séance du 22 7^{bre} pour menaces de mort et voies de fait a été exécuté près du canal avec le cérémonial prescrit. Le 2^e Bataillon assistait à la parade » ; SHD/DAT, 26 N 789/13, JMO du 73^e RIT à la date du 23 septembre 1915.

19. Voir CAZALS, Rémy et ROUSSEAU, Frédéric, 14-18, le cri d'une génération, Toulouse, Privat, 2001, p. 22-27, plus convaincants sur ce point que sur certains autres.

20. Ce cas de figure, sans être exceptionnel, n'est cependant pas totalement banal. Les différences sont grandes ainsi d'un régiment territorial à l'autre, ainsi que le révèle le cas du 88^e RIT de Lorient, décrit sans concession par HERRIEU, Loeïz, Le Tournant de la mort, Plessala, Association Bretagne 14-18, 2002.

truction mis en œuvre de part et d'autre tout d'abord²¹; celle ensuite des « avions », des véhicules automobiles par centaines que l'on emprunte pour monter au front ou changer de secteur – contrastant avec les difficultés de la marche, dont se plaint notre combattant à plusieurs reprises –; celle, encore, des moyens de transmissions qui l'occupent à compter de 1916, liaisons optiques ou transmission par le sol (TPS). Le contraste entre cette « guerre moderne » et la dureté des conditions de vie n'en est que plus grand : « pour la deuxième fois depuis près de quinze jours, nous avons mangé chaud » écrit-il par exemple le 6 novembre 1914 (p. 23), en une phase du conflit, il est vrai, où règne une part d'improvisation dans les armées françaises, alors que se dessinent de nouvelles formes de guerre. Il note d'ailleurs par la suite l'importance des menus « plaisirs » venant – parfois – adoucir le quotidien des combattants : le 14 juillet 1915, les hommes de sa section reçoivent, « en plus » prend-il soin de préciser, « jambon, confiture, un litre de vin et cigare » (p. 56). Mais la boue, la pluie, parfois le froid n'en constituent pas moins le quotidien de ces soldats, y compris en cet été 1915.

Cocho laisse d'ailleurs transparaître la très grande diversité des positions face au danger de la guerre, non seulement entre « avant » et « arrière », la chose semble évidente²², ou encore, parmi les combattants, entre fantassins et artilleurs, mais aussi au sein d'un même régiment, voire d'un même bataillon. Croisant en se rendant chez le colonel fin octobre 1915 « Quéro et Avril à bicyclette », sans doute estafettes du régiment, il note : « en voilà deux qui ont de la chance ! Toujours loin du danger, bien abrités la nuit dans une maison et dormant presque toujours dans un lit. La guerre se borne pour eux à peu de fatigues et à encore moins de dangers. Tandis que le combattant, lui, est toujours sous les obus qui explosent [...], les balles qui sifflent, les mitrailleuses qui crépitent » (p. 78). Amené à exercer de nouvelles fonctions après des mois passés parmi ces soldats « de base », il constate, non sans étonnement, qu'« on ne se figurerait pas être à la guerre dans le PC du bataillon », pourtant en première ligne en ce mois de décembre 1915 (p. 83) ; « du matin au soir et pendant une grande partie de la nuit, on ne fait qu'écrire, rédiger notes sur notes, téléphoner sans répit ». « Que de paperasses » conclut-il, quelque peu dépité d'ailleurs.

21. Remarquons les mentions implicites à l'efficacité variable de ces « moyens de mort » : ainsi, les violents bombardements décrits à Boesinghe par Cocho en janvier 1916 ne causent que des pertes limitées, qui confirme ainsi ce que les historiens ont pu mettre en évidence ; HOLMES, Richard, *Acts of War. The Behavior of Men in Battle*, New York, The Free Press, 1989, p. 170 a pu calculer qu'il a fallu en moyenne tirer 1 400 obus pour tuer un homme pendant la Grande Guerre.

22. Il note ainsi, de manière très précoce, la rupture s'opérant entre les deux mondes, malgré les contacts permis par le courrier ou les retours en permission. Fin novembre 1914, alors qu'il prend le train pour Saint-Brieuc, il décrit brièvement la présence « des civils, des voyageurs et des fonctionnaires de la gare » vus à Calais. « Tout ce petit monde est coquet avec des faux-cols blancs et des jaquettes impeccables. Cela me semble bizarre ! Quelle différence avec les tranchées ! Et comme tous ces gens s'aperçoivent peu de la guerre. Un mauvais sentiment à ce spectacle s'empare de vous : on souhaite les tranchées à tous ces gens si tranquilles et si paisibles » (p. 38).

Transparaissent à cette occasion les rapports parfois compliqués – mais semble-t-il exceptionnellement difficiles – de Cocho avec la hiérarchie, des rapports qui évoluent, on s'en doute, au gré de ses propres promotions au grade d'adjudant, puis d'officier. La chose tient sans doute pour une part aux relations interpersonnelles qui ont pu exister avec certains d'entre eux dès avant la guerre dans le petit monde des territoriaux briochins : « Monsieur Cerf » écrit-il par exemple en janvier 1916, au sujet du lieutenant qui est son supérieur immédiat, désigné ailleurs par son grade de manière plus « normale » (p. 86). La proximité relative de certains de ces officiers est particulièrement appréciée, notamment celle de ce même Cerf, qui, en octobre 1915, alors que « le capitaine a eu des ordres pour tâcher de savoir si une patrouille ne pourrait d'une façon ou d'une autre s'approcher de la tranchée ennemie pour obtenir certains renseignements », sachant que « c'est impossible et que personne n'en reviendrait vivant, cherche, en interrogeant les hommes et en tenant compte de ses observations personnelles, à faire un rapport pouvant suppléer à cette reconnaissance » (p. 71). Il n'en reste pas moins qu'il porte un jugement sévère sur certains de ses chefs, tel le capitaine commandant sa compagnie à l'été 1915, remarquant « qu'il fait pas mal crier après lui avec son règlement » (p. 56). Selon Cocho, cette application à la lettre des consignes par un officier qui n'a pas encore connu le feu à proprement parler, au contraire des soldats qu'il commande, a pour conséquence que « les hommes vont jusqu'à penser qu'il a peur ». Plus loin, il évoque les effets psychologiques des combats sur l'un de ses supérieurs, le capitaine Tassily : « il était très fatigué et le moindre coup de canon lui faisait un effet extraordinaire » précise-t-il, décrivant, sans le savoir, les conséquences de ce que la psychiatrie qualifie désormais de stress post-traumatique (p. 95)²³. Mais ses jugements les plus durs sont portés contre le commandant Balassier, qui commande le bataillon dont il dépend. Le 3 septembre 1916, il avait déjà pris soin de noter le différend les opposant au sujet des liaisons téléphoniques entre son PC et certaines batteries. Quelques semaines plus tard, il se réjouit du fait qu'il « vient de sauter », enfin, non sans rappeler que l'officier « branlait du manche depuis longtemps » (p. 102).

Dans ces conditions, les amitiés, notamment celles forgées au feu, les relations avec les « pays » bretons et plus encore briochins jouent un rôle essentiel. C'est tout d'abord le cas de Jean Dalmar, sous-officier comme lui, complice des premiers mois de guerre, « mort en brave » en avril 1915 alors que Paul Cocho était encore en convalescence (p. 41). Ce sont ensuite Heurtel, très régulièrement évoqué de l'été 1915 à février 1916, puis Brillaud, de l'été 1916 à janvier 1917, avec qui repas et sorties sont partagés régulièrement²⁴. De manière plus générale, Cocho dit à plusieurs reprises

23. Sur ces questions, voir le récent ouvrage de THOMAS, Gregory M., *Treating the Trauma of the Great War. Soldiers, Civilians, and Psychiatry in France, 1914-1940*, Baton Rouge Louisiana State University Press, 2009.

24. Il convient de noter ici que si ces amis jouent un rôle important, l'on ne trouve nulle trace de la constitution d'une sorte de « groupe primaire », largement évoqué par l'historiographie ces dernières années. L'on peut y voir, peut-être, le signe de l'isolement

l'importance accordée à ces camarades qu'une même origine géographique rapproche : il se désole, par exemple, en novembre 1914, de la possibilité d'être renvoyé au front, après quelques jours à l'hôpital, « dans un régiment étranger, au milieu d'inconnus, perdu dans la grande masse, désespéré, sans un bon ami » (p. 31). Et de se consoler en entrevoyant la possibilité d'une affectation au 140^e RIT et d'y retrouver « l'ami Mahé » : « Ce n'est pas un grand ami comme Jean [Dalmar], mais enfin c'était un voisin. C'était quelqu'un avec qui je pouvais parler de la famille, du pays. » En découle un attachement sincère à son unité, le 74^e RIT : « si au moins je retourne dans mon régiment, dans ma compagnie ! C'est mon vœu le plus cher » confesse-t-il par exemple quelques jours plus tard, ne sachant toujours pas s'il pourra poursuivre sa convalescence à Saint-Brieuc ou s'il devra regagner les premières lignes (p. 33). Et il en va de même en avril 1917, alors que la possibilité d'une mutation dans un régiment d'active se profile : « Je m'attends à quitter sans tarder mon vieux 74 » écrit-il alors. Mais « ce ne sera pas sans regret, depuis trente-deux mois que je lui appartiens, je m'y suis forcément attaché. Le régiment devient un peu comme une seconde famille et d'avoir partagé son sort pendant tant de temps, me l'avait rendu cher » (p. 112-113).

En cela, Cocho nous donne plus à saisir, sans doute, ce que l'on pourra qualifier – ou pas – de « culture de guerre », notion plastique certes, mais qui nous semble particulièrement stimulante, notamment dans l'acception qu'en donnent A. Prost et J. Winter²⁵. Chez notre territorial, celle-ci repose, notamment, sur une indéniable « culture professionnelle » – celle du combattant au front –, une culture rapidement acquise par les poilus d'ailleurs²⁶. « Personnellement, je n'ai pas peur. Je me suis même vite habitué à ces explosions infernales » écrit par exemple le Briochin dès le 3 novembre 1914 (p. 22), évoquant le fait qu'en « vieux soldats que nous sommes, nous ne bronchons pas et continuons notre repas », pendant un bombardement en juin 1915 (p. 52). Cette « acculturation » à la guerre et à ses dangers se traduit, par exemple, par l'acquisition tout aussi rapide de la capacité à reconnaître les projectiles envoyés par l'ennemi. Le 26 octobre 1915, c'est « un [obus] de 105, je crois », qui explose tout prêt de son abri (p. 77). Plus sûr de lui, il identifie quelques semaines plus tard « le passage, pen-

– tout relatif – des sous-officiers et officiers dans le monde des tranchées : la sociabilité combattante semble respecter très largement les cadres hiérarchiques. Sur ce point, mes analyses ne rejoignent que partiellement celles de ROUSSEAU, Frédéric, *La Guerre censurée. Une histoire des combattants européens de 14-18*, Paris, Seuil, 2^e éd., 2003, p. 134-167.

25. Les deux auteurs parlent de « l'ensemble des formes discursives au travers desquelles les contemporains ont compris le monde en guerre dans lequel ils vivaient » ; PROST, Antoine et WINTER, Jay, *Penser la Grande Guerre. Un essai d'historiographie*, Paris, Seuil, 2004, p. 217. Afin de mieux cerner les débats souvent vifs entre tenants et opposants à cette notion, nous renvoyons à AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane et BECKER, Annette, *14-18. Retrouver la guerre...*, op. cit., et ROUSSEAU, Frédéric, *La Guerre censurée...*, op. cit.

26. Nous nous inspirons ici de PROST, Antoine, « La guerre de 1914 n'est pas perdue », *Le Mouvement social*, n° 199, avril-juin 2002, p. 101, qui n'utilise pas cependant cette notion dans ce sens précis.

dant le bombardement, de quatre projectiles de 380 » (p. 85). Le 13 janvier 1916, ce sont, clairement, des « obus de 77, 105 et de 150 » qu'utilisent les Allemands²⁷. « Minenwerfer » (p. 72), « bombes, torpilles et crapouillots » au cours de « la séance habituelle » (p. 76) font ainsi partie du quotidien – ou presque – de Cocho, qui n'en note pas moins que seules « les bombes sont véritablement effrayantes » (p. 70). Deux éléments, entre autres, permettent de saisir l'intériorisation de cette nouvelle « culture professionnelle » par notre épicier : ainsi du souci du « travail » bien fait, de l'application mise par exemple à l'organisation des réseaux de transmission relevant de sa responsabilité d'officier téléphoniste²⁸ ; plus encore, sans doute, l'aveu qu'il fait, en juillet 1916, alors qu'il vient de rendre visite à la section de la 6^e compagnie du 74^e RIT qu'il commandait avant d'occuper ces nouvelles fonctions, d'exercer ce nouveau « métier », de regretter « un peu par moments mon rôle de combattant dans la tranchée » (p. 94).

Cette « culture » combattante est sans doute aussi pour une part une culture sensible, basée sur une « nouvelle économie sensorielle » – l'expression est de C. Prochasson²⁹ – faite d'un rapport nouveau aux sons et, plus encore, au bruit : « un bruit infernal » en juin 1915 (p. 44), « un vacarme infernal » en octobre de la même année (p. 77), un « vacarme terrible » en janvier 1916 (p. 82), tel est le paysage sonore dans lequel évoluent les poilus. Ce n'est que « parfois » que « sur tout cela, plane [...] un silence complet » (p. 44). Cette culture implique aussi un nouveau rapport au corps. La description, sans détours, des effets des armes sur les hommes en témoigne pour une part : « Le spectacle était épouvantable de voir ces corps affreusement déchiquetés. L'un avait la tête emportée » écrit par exemple Cocho le 3 novembre 1914, dans les premières semaines du conflit il est vrai, alors que le spectacle de la mort est encore assez neuf (p. 22). Si, par la suite, les détails de ce genre, devenus banals, se font moins nombreux, notre poilu n'en continue par moins d'évoquer certaines scènes à ses yeux extraordinaires – au sens premier du terme. Ainsi de la mort d'un « homme de la 4^e [compagnie du 74^e RIT], tué par la commotion produite par un obus tombé près de lui » le 10 juillet 1915 : « pas une blessure n'apparaît sur le corps » précise Cocho, qui découvre un phénomène bien connu des historiens (p. 55)³⁰. Ainsi, surtout, de la mort du caporal Théodore Le Floch, dans la nuit du 8 au 9 octobre 1915, à ses côtés, lors d'une reconnaissance menée par les deux hommes en direction des lignes allemandes : « j'entends

27. Sur ce point, nous rejoignons les analyses d'AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane, *Les Armes et la chair. Trois objets de mort en 14-18*, Paris, A. Colin, 2009, p. 39.

28. Un épisode est de ce point de vue très révélateur : l'établissement, en juillet 1916, d'un poste optique à proximité du boyau dit des Sarcophages, dans le secteur d'Attiche, au nord de Compiègne, en collaboration avec le 73^e RIT : « le 73 n'a guère de bonne volonté » écrit-il le 19 juillet (p. 96). Et de conclure le 21 : « Finalement, je vois que j'aurais beaucoup plus vite fait de construire moi-même cet abri. »

29. PROCHASSON, Christophe, *14-18. Retours d'expériences...*, op. cit., p. 55.

30. Sur ce point, voir d'AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane, *Les Armes et la chair...*, op. cit., p. 16-17. Le JMO du 74^e RIT précise que ce soldat tué le 10 juillet 1915 est Jean-Marie Tanguy ; SHD/DAT, 26 N 790/2, JMO du 74^e RIT, juillet 1915.

une balle me passer à quelques centimètres de la figure » note Cocho dans son carnet, qui se rend compte après quelques secondes que son ami – le « brave Théo » – a été touché. « Aussitôt, un bruit sinistre se fait entendre : j’entends couler à grand jet le sang de ce brave Le Floch. J’en reçois même des éclaboussures sur la figure ! Tu penses quelle émotion cela m’a fait » confesse-t-il à son épouse – et/ou à son carnet... – quelques heures plus tard (p. 71-72)³¹. « La balle est entrée un peu au-dessous de l’œil droit et est sortie par le derrière de la tête » précise-t-il, avouant ne plus avoir été « le même tout le reste de la nuit ». Et la description de ses propres blessures – celle de septembre 1915 puis celle de mai 1918 – n’échappe pas à cette règle³².

Ce nouveau rapport au corps se lit aussi, de manière plus banale sans doute, dans de nouveaux rapports au sommeil et au repos, décrits à plusieurs reprises. Passant une nuit d’octobre 1914 dans l’église de Westvleteren, ce catholique pratiquant note avoir « couché dans la tribune [...], le postérieur par terre, les pieds appuyés en l’air sur la balustrade, le dos reposant sur le rebord de la tribune » (p. 17). Et de conclure : « chose étonnante, j’ai fort bien dormi ». Mais les nuits sont souvent plus pénibles, sous la pluie ou simplement dans l’humidité, dans le froid, alors que les hommes sont réveillés à intervalles réguliers par le bruit des explosions. À l’arrière, à Malo-les-Bains mi-novembre, il confie avoir « bien dormi la nuit dernière, et cela parce que, pour la première fois, j’ai eu chaud » (p. 32). Fort lucide, il écrit un an plus tard, alors qu’il monte une fois encore en première ligne : « Et dire qu’il va falloir passer quatre jours dans les mêmes conditions, sous la pluie, sans pouvoir se changer ! Par moments, je ne sens plus mes pieds tellement ils sont froids ! Comme l’on s’habitue à la misère tout de même. Chez nous le dixième de ces misères m’eût occasionné combien de maux de gorges ! » Et de s’étonner, en ce mois de novembre 1915 que, « Dieu merci, jusqu’ici, je n’ai ressenti aucun malaise » (p. 79).

Cette « culture de guerre » va au-delà sans doute de ces dimensions professionnelles et sensibles. Elle implique, chez Cocho comme chez beaucoup, un sens aigu du « devoir », l’intégration d’un certain « consentement » – nous reprenons ici, à dessein, un vocabulaire polémique³³ – qui doit sans

31. Âgé de 36 ans, le caporal Théodore Le Floch était originaire de Saint-Ygeaux. Sa fiche de « mort pour la France », disponible en ligne sur le site Mémoire des hommes, indique par erreur qu’il aurait été tué le 13 octobre 1915. Il est le seul mort du régiment ce jour-là, alors que 3 de ses camarades sont tués le 11, et 7 le 12, suite à la chute d’une torpille sur un abri de la 11^e compagnie du 74^e RIT, 2 encore le 13. Une courte note des éditeurs du texte sur ce point – comme sur les autres combattants morts au combat mentionnés par Cocho et en général facilement identifiables – aurait été la bienvenue.

32. Celle du 1^{er} septembre 1915 est d’ailleurs signalée dans le JMO du régiment ; SHD/DAT, 26 N 790/2, JMO du 74^e RIT à la date du 2 septembre 1915.

33. Voir sur ce point l’article de AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane et BECKER, Annette, « Violence et consentement : la culture de guerre du premier conflit mondial », dans RIOUX, Jean-Pierre et SIRINELLI, Jean-François (dir.), Pour une histoire culturelle, Paris, Seuil, 1997, p. 251-271, plus convaincant que AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane et BECKER, Annette, 14-18. Retrouver la guerre..., op. cit.

doute beaucoup aux rapports à la religion qui sont ceux de l'épicier briochin : un retour au front en novembre 1914, par exemple, serait à ses yeux « la volonté de Dieu, et je m'efforcerais de toutes mes forces à la soumission absolue de Sa sainte volonté » (p. 36). Lorsque le capitaine commandant sa compagnie lui dit l'avoir proposé pour une citation à l'ordre du régiment début novembre 1914, il écrit en être « content » mais pas « par vaine gloire, [car] je n'ai fait que mon devoir » (p. 22). Et il rappelle quelques jours plus tard être prêt à retourner au feu s'il le fallait, malgré son retrait du front à cette date : « ce n'est pas que j'ai peur et je ferai mon devoir » (p. 26). En découle un attrait, à peine dissimulé, pour les honneurs, les citations et décorations qui les accompagnent, qu'il tente d'ailleurs de justifier, plus ou moins adroitement. « Si je ne revenais pas de cette terrible guerre, tu pourrais te dire et dire plus tard à nos deux garçons que leur papa n'était pas trop poltron » écrit-il par exemple lors de sa première proposition pour une citation (p. 22). Le même argument est utilisé en juillet 1915, alors qu'il vient d'apprendre ne pas avoir été retenu : « si je regrette la Croix de guerre, c'est plutôt pour mes enfants » note-t-il dans son carnet (p. 55)³⁴. Et en novembre de la même année, alors que la décoration lui est enfin promise, il s'inquiète surtout de savoir s'il aura sa « Croix de guerre pour aller en permission » : « Je voudrais bien ! » conclut-il (p. 80). Rassuré sur ce point dès le lendemain, 15 novembre 1915, après avoir été décoré par le colonel commandant le régiment, il avoue que « cela fait bien plaisir car je vais pouvoir montrer ma croix à toi, ma chérie, et à toute la famille ». Le temps qui passe ne change rien à cet intérêt, bien au contraire ; alors que l'épicier se mue en combattant professionnel, il écrit, le 29 avril 1917, regretter presque de ne pas quitter le 74^e RIT que la rumeur faisait passer à deux bataillons au lieu de trois : « J'en avais pris mon parti et j'avais le secret espoir [en intégrant un régiment d'active] de décrocher d'autres citations et peut-être le ruban rouge » (p. 114).

Cela ne l'empêche d'ailleurs pas – une fois encore – de porter un regard critique sur certains faits, sur certains comportements, de prendre en considération aussi la part de « contrainte » de toute mobilisation de ce type. « L'enthousiasme du début a fait place chez les uns à une sorte de résignation, chez les autres à un profond découragement » note-t-il le 22 novembre 1914 (p. 35), alors que, cantonné à l'hôpital de Dunkerque, il ne souhaite qu'une chose : retrouver le dépôt du 74^e RIT à Saint-Brieuc, voire être démobilisé. Il avoue alors son impuissance face aux décisions des médecins, sur lesquelles il ne peut agir en rien, malgré ses interventions auprès du « fils Laplume, qui était là comme médecin », et dont il se fait reconnaître (p. 30). « Il faut bien le dire, j'ai été témoin de choses qui ont refroidi mon ardeur du début » avoue-t-il le 10 novembre 1914 (p. 26). La résignation semble désormais dominer chez cet homme qui se moque

34. L'on peut noter qu'à plusieurs reprises, il cache sa déception de n'être pas cité par le souhait de ne pas « être confondu, ne fût-ce que par un petit nombre, avec tous les non-méritants » comme en 12 juillet 1915 (p. 55) ou en juillet 1916 (p. 94).

d'un nouveau commandant de bataillon, Lecot, qui rejoint le régiment en janvier 1916 : « Il a encore tout l'enthousiasme et toutes les naïvetés de ceux qui n'ont pas vu vraiment le feu » dit-il à son sujet (p. 89). Un enthousiasme bien différent de celui de ses soldats, notamment au printemps 1917 : « les hommes sont esquintés et leur moral déprimé » signale-t-il à la date du 30 juin 1917 (p. 117), quelques jours après avoir biffé 16 lignes, rédigées entre le 22 mai et le 21 juin, alors que se développent les mutineries : sans doute n'est-ce pas là un hasard, nous l'avons dit. Le « consentement patriotique » dont témoigne le territorial est donc – est-ce une surprise ? – un mélange complexe de comportements et de sentiments évolutifs, résultat sans doute de l'intériorisation des valeurs d'une éducation bien plus chrétienne que républicaine, d'une part aussi d'« auto-contrainte », reposant sur l'image de soi et le regard des autres, sur la mauvaise conscience qu'il y aurait à ne pas/ne plus participer à la guerre : « malgré les avantages réels de mon nouveau poste [d'officier téléphoniste] », écrit-il en août 1916, « je regrette la 6^e et mes poilus [...]. Aux yeux des anciens camarades et des officiers du régiment, on passe un peu pour un embusqué », ce qu'il n'avait pas manqué de dénoncer lui-même quelques mois auparavant (p. 98).

Ce « consentement » global de Cocho à la guerre s'explique-t-il par la « haine » de l'ennemi ? Disons-le : cette haine éventuelle ne transparait que très inégalement dans les carnets de l'épicier briochin. De manière assez étonnante, c'est d'ailleurs une guerre sans ennemi qu'il semble mener dans un premier temps. Point d'Allemands ou presque, en effet, dans ses deux premiers carnets, rédigés à l'automne 1914 : balles, mitrailles, shrapnels, obus et explosions sont évoqués sans plus de précisions³⁵. Les seules mentions concernent l'« escadre allemande », qui aurait été défaite en mer (p. 23-24), et une potentielle défaite des troupes du Reich sur le canal de l'Yser, au nord du secteur tenu par le 74^e RIT (p. 24). Tout juste note-t-on une brève allusion aux « Boches », que les hommes de la 12^e compagnie « prétendent ne pas avoir aperçu [...] depuis ce matin », en ce 6 novembre 1914 (p. 23). Si ce sont la « canonnade », les « obus », les « bombes » qui peuplent à nouveau pour l'essentiel les descriptions du front faites par le territorial à compter de son retour en ligne en mai 1915, les allusions aux « Boches » se font cependant plus régulières à partir de la fin du mois de juin de cette année, comme si son séjour à l'arrière avait accéléré l'intégration de ce vocabulaire. Ces allusions se doublent de mentions à ces « bandits d'Allemands » (p. 41), à « l'esprit de destruction [qui] anime ces Prussiens » (p. 43), alors que sont évoqués plus tard des « vandales » ou des « barbares » en novembre (p. 79-80), de « sauvages Allemands » en mars 1917 (p. 110), en raison, le plus souvent, du bombardement d'objec-

35. Cette absence initiale des Allemands sous la plume de Cocho n'est d'ailleurs pas sans rappeler l'une des caractéristiques nouvelles du champ de bataille tel que le découvrent alors les soldats : un champ de bataille apparemment vide de combattants. Voir, sur ce point, GOYA, Michel, *La Chair et l'acier. L'invention de la guerre moderne (1914-1918)*, Paris, Tallandier, 2003, p. 89-112.

tifs non-militaires (et notamment religieux) ou d'actions à l'encontre des civils. D'ailleurs, contrairement à ce que l'on aurait pu penser, la terrible attaque au gaz du 22 avril 1915 n'entraîne aucune allusion particulière au non-respect des règles de la guerre de la part d'un « ennemi » qui reste là encore mal défini (p. 41). Peut-on, dans ce cas, parler d'une haine spécifique, constitutive de la « culture de guerre » ? La chose est pour le moins difficile à la seule lecture de ces carnets qui laissent finalement entrevoir une guerre inhumaine certes, mais plus encore « déshumanisée », sorte de machine fonctionnant de manière autonome, en cela assez proche de la réalité vécue par les hommes du 74^e RIT, celle des bombardements subis plus que du corps à corps recherché.

Nous l'avons dit : le témoignage de Cocho n'a rien du caractère aseptisé dénoncé par certains. La chair, la mort, la violence des combats sont bien présentes. Il n'en reste pas moins que la position même du combattant briochin ne lui a pas permis de saisir tous les aspects de cette guerre. S'il subit bien les bombardements – y compris chimiques – et les attaques allemandes, à commencer par celle qui se termine par sa capture en 1918, le fantassin de la Territoriale n'a logiquement guère l'occasion de monter à l'assaut, d'en connaître les affres, les peurs. En convalescence à l'arrière lors de l'attaque aux gaz du 22 avril 1915 au cours de laquelle meurent nombre de soldats des 74^e et 73^e RIT, il a aussi échappé à cette expérience que l'on imagine d'autant plus traumatisante qu'il s'agit de la première du genre³⁶.

Ces « manques », en rien surprenants, dans l'expérience de guerre de Cocho sont cependant grandement « compensés », pour l'historien, par ce que le Briochin nous dit de ses quelques mois de captivité en Allemagne.

Le lieutenant Cocho, prisonnier de guerre

La condition de prisonnier au cours de la Grande Guerre n'a sans doute qu'un rapport limité avec ce que l'on en sait, côté français, au sujet de la Seconde Guerre mondiale, notamment d'un point de vue numérique : alors que plus de 1,5 millions de combattants français seront capturés en

36. Les éléments d'informations sur cette attaque ne manquent guère, des Rapports et procès-verbaux d'enquête de la commission instituée en vue de constater les actes commis par l'ennemi en violation du droit des gens, Paris, Imprimerie nationale, 1916, t. III-IV, p. 233 et suiv. qui reprennent le témoignage de combattants des 73^e et 74^e RIT, à l'étude incontournable sur ce sujet de MORDACQ, Jean (général), *Le drame de l'Yser : la surprise des gaz, avril 1915*, Paris, Éditions des Portiques, 1933. De manière plus générale, se référer à l'article de TRUMPETER, Ulrich, « The Road to Ypres : the Beginnings of Gas Warfare in World War I », *Journal of Modern History*, 47, sept. 1975, p. 460-480 ou à l'ouvrage de synthèse de LEPICK, Olivier, *La Grande Guerre chimique, 1914-1918*, Paris, PUF, 1998, p. 67-92, qui consacre un chapitre entier à « Langemarck, ou la boîte de Pandore ». En ce qui concerne plus spécifiquement les régiments bretons concernés par cette attaque, nous renvoyons à l'étude de J.-P. Cotte, J. Prigent et R. Richard en annexe de CLEMENT, Joseph, *Carnets de guerre d'un officier d'Infanterie Territoriale...*, op. cit., p. 41-97 et au témoignage de NEL, Raoul (Dr), *Boesinghe ou les combats de la 87^e Division territoriale...*, op. cit.

quelques semaines, entre le 10 mai et la fin du mois de juin 1940, ils sont de l'ordre de 550 000 pour les années 1914-1918³⁷. Paul Cocho en fait partie, nous livrant sur ce point un témoignage particulièrement riche, mais non sans limites : si, une fois en Allemagne, combattants de l'active et de la territoriale ne se distinguent plus guère en effet, le fait que l'ancien épicier briochin ait été d'une part officier, d'autre part blessé lui confère dans une certaine mesure un statut particulier ; dans une certaine mesure seulement.

Ce qu'il nous dit de sa capture, avec plusieurs semaines de décalage – le temps, une fois encore, de mettre la main sur un carnet... –, n'a rien que de très banal. Elle intervient pourtant, fin mai 1918, dans des conditions pour une part exceptionnelles, que ne rappellent guère, malheureusement, les éditeurs du texte : Cocho est en effet blessé et capturé, comme tant d'autres, au cours des premières heures de la vaste offensive allemande lancée en vue de percer le front allié dans l'Aisne le 27 mai, l'opération Blücher, qui fait suite à celles non moins importantes sur la Somme – Michael en mars puis fin avril – et en Flandres – Georgette début avril. Cette attaque est la cinquième déclenchée par Ludendorff en l'espace de quelques semaines, une fois encore sur un point faible du dispositif, comme le révèle Cocho lui-même : « nous autres, qui le tenions ce Chemin des Dames, nous savions bien qu'il n'était guère défendu [...]. Un régiment tenait le secteur occupé par deux ou trois autrefois » (p. 122). Ce qu'il écrit au sujet de l'attaque subie le 27 mai laisse entrevoir les perfectionnements tactiques introduits par les Allemands sur le front français au printemps 1918, ces « nouvelles méthodes d'attaque » (p. 123) évoquées plus que réellement décrites : « une canonnade formidable », « des milliers et des milliers d'obus [...] dont beaucoup toxiques » (p. 124) tirés par 4 000 à 6 000 pièces – les historiens divergent sur ce point – dans le cadre d'une courte mais intense préparation d'artillerie qui permet de maintenir jusqu'au dernier moment un certain effet de surprise. Les premières vagues d'assaut suivent alors, serrant au plus près le feu roulant des tirs de barrage, profitant du désordre – plus que de la destruction – semé par le bombardement : avant même que sa position, en retrait, auprès du commandant du 19^e RI – un régiment brestois –, ait été bombardée, Cocho indique que les bataillons en première ligne sont dépassés par les Stosstruppen allemandes, cernés. Rapidement, « le poste-récepteur de TPS du 19 capte un message du bataillon de droite du régiment de gauche, le 64 [un régiment d'Ancenis] qui dit que l'ennemi a pris les Vaux-maires et qu'on se bat sur le Belvédère ». Le JMO de ce dernier régiment, qui cite minute après minute les messages reçus des

37. Dans un article déjà ancien, le lieutenant-colonel Larcher évalue le nombre des prisonniers français à 538 000 pour l'ensemble de la guerre ; LARCHER, lieutenant-colonel, « Données statistiques sur les forces françaises de 1914-1918 », *Revue militaire française*, juin 1934, p. 363. ABBAL, Odon, « Vivre au contact de l'ennemi. Les prisonniers de guerre français en Allemagne en 1914-1918 », dans CAUCANAS, Sylvie, CAZALS, Remy et PAYEN, Pascal (dir.), *Les Prisonniers de guerre dans l'histoire. Contacts entre peuples et cultures. Actes du colloque international de 2002*, Toulouse, Privat, 2003, p. 199 avance des chiffres légèrement différents, de l'ordre de 580 à 600 000.

premières lignes, permet de suivre l'infiltration des troupes ennemies dans les défenses françaises, confirmant les dires de Cocho : « combats à la grenade à la sortie nord du Belvédère. Les Boches me débordent » dit ainsi un message de 6 heures 50 envoyé par TPS d'un poste avancé³⁸. « Nous sommes cernés à Froidmont ; nous résistons » précise le même poste à 7 heures 21. À 8 heures 10, la pression ennemie conduit le lieutenant-colonel commandant ce régiment à se replier, en « emportant toutes les archives » cependant. Ce n'est pas le cas du 19^e RI, l'autre unité de première ligne dans le secteur dans lequel se trouve Cocho : tous ses JMO ont été perdus à cette occasion³⁹. Quant au 74^e RIT, la première page du dernier journal de la guerre précise que « toutes les archives du corps ayant disparu au cours du combat du 27 mai, le présent journal a été [rétrospectivement] ouvert à la date du 26 mai 1918⁴⁰ ».

C'est dans cet enfer, auquel il tente d'échapper en se repliant avec le PC du 19^e RI, que notre Briochin est blessé au bras gauche d'un éclat d'obus. Tant bien que mal, il peut rejoindre le poste de secours du régiment où il reçoit les premiers soins du médecin-chef. L'aumônier du 19^e RI est là aussi, « parmi les brancardiers » (p. 125) : « je me confesse à lui » écrit Cocho, qui réaffirme en cette circonstance ses convictions religieuses profondes. « On m'étend sur un brancard et nous attendons les événements » précise-t-il ensuite, sachant la guerre finie pour lui et, sans doute, pour ses camarades d'infortune. Plus tard, « les premiers Allemands se montrent. Le docteur qui parle un peu l'allemand leur explique la situation. La canonnade s'éloigne, nous montrant ainsi que l'ennemi poursuit son avance ».

Notre lieutenant est désormais prisonnier, comme tant d'autres : les pertes – morts, blessés, disparus ou supposés prisonniers – sont évaluées par le JMO du 74^e RIT à 31 officiers, 104 sous-officiers, 1 447 militaires du rang pour cette seule journée du 27 mai 1918. Le régiment a alors quasiment cessé d'exister en tant qu'unité combattante, seuls quelques éléments du 3^e bataillon poursuivant le combat. Parmi les seuls officiers du 19^e RI capturés ce jour-là, l'on dénombre au moins 4 capitaines, 16 lieutenants et sous-lieutenants – tous transférés au camp d'Osnabrück dans les jours qui suivent –, mais aussi le chef de corps, le lieutenant-colonel Taylor, qui,

38. SHD/DAT, 26 N 657/6, JMO du 64^e RI à la date du 27 mai 1918.

39. Dès 8 heures ce 27 mai, les 21^e et 22^e DI, de Nantes et de Quimper, n'existent plus. Cinq colonels sur les six commandant les régiments d'infanterie de ces deux divisions sont pris ou tués. Il en va de même de tous les chefs de bataillon de la 22^e DI.

40. SHD/DAT, 26 N 790/4, JMO du 74^e RIT à la date du 26 mai 1918. Cette attaque est décrite dans une lettre à son oncle par le lieutenant Auguste Potier, porte-drapeau du régiment. Il évoque « la débâcle » à la nouvelle « que les régiments étaient anéantis » : « j'ai pris le drapeau qui ne devait pas rester aux boches » et, « accompagné de deux soldats qui avaient été les seuls à oser me suivre [...], je suis arrivé sain et sauf à traverser l'Aisne où j'ai retrouvé le colonel qui avait de son côté réussi à échapper [...]. De l'état-major, le médecin-chef et le lieutenant Cocho de Saint-Brieuc manquait » ; POTIER, Auguste, « Le 74^e Régiment d'infanterie territoriale dans la tourmente de l'attaque allemande du 25 mai 1918 sur le Chemin des Dames », Bretagne 14-18. Bulletin de liaison et d'information, 2005, n° 33, p. 8-9.

grèvement blessé, meurt dans les heures qui suivent, le médecin-chef, Dartenay, le capitaine-médecin, Gayet, et un chef de bataillon, au total plus de la moitié des effectifs théoriques. Au 64^e RI voisin, si 1 officier et 5 hommes ont été tués, l'on dénombre 1 542 disparus dont 39 officiers, la rapidité de l'avancée allemande ne permettant de savoir s'ils sont morts ou simplement prisonniers – ce qui sera le cas de la plupart d'entre eux. Combattant au sein du 233^e RI, Ambroise Harel, autre poilu breton, auteur de mémoires publiés dans les années 1920-1930, est d'ailleurs lui aussi capturé lors de cette offensive, au matin du 30 mai, offrant un utile complément au récit de Cocho⁴¹. L'un et l'autre révèlent notamment combien on est loin, ici, du cliché des mises à mort sommaires de prisonniers par les « nettoyeurs de tranchées » lors des offensives du printemps 1918. Loin de nous, bien évidemment, l'idée de contester ici ce qui est un fait avéré : la violence des combats, la liquidation de prisonniers jugés encombrants pour les troupes – des deux bords – s'infiltrant dans les positions ennemies⁴². Il ne faudrait pas pour autant faire de cette expérience extrême du combat la norme. La reddition semble en effet perçue par les combattants – Cocho et ses camarades du poste de secours du 19^e RI, Harel et les membres de sa section du 233^e, mais aussi des milliers d'autres soldats français ou britanniques en position au sud du Chemin des Dames en ce mois de mai 1918 – comme une solution envisageable, comme la solution même : l'on ne trouve guère ici de combat « à outrance », « pour éviter la captivité⁴³ ». Certes, l'on n'assiste pas alors à des redditions massives, comparables à celles des troupes italiennes à Caporetto en octobre-novembre 1917 : à cette occasion, 260 000 des 410 000 hommes de la 2^e Armée italienne s'étaient rendus aux forces austro-hongroises. Mais par sections, par compagnies, par bataillons entiers, des combattants cessent le combat après de longues heures de résistance, encerclés et dépassés par les Allemands : si la guerre ne leur semble pas perdue, le combat n'a cependant plus de sens en cet endroit précis du front, à ce moment précis⁴⁴.

41. HAREL, Ambroise, *Mémoires d'un poilu...*, op. cit., p. 212-213.

42. Il convient d'ailleurs de noter le cas de ce blessé à la jambe, incapable de marcher seul, que Harel et l'un de ses camarades prennent en charge pendant les premières heures suivant leur capture. Cet homme n'a qu'une crainte : être exécuté s'il est laissé en arrière, faute de pouvoir marcher (HAREL, Ambroise, *Mémoires d'un poilu...*, op. cit., p. 216-218). Difficile cependant de savoir si sa peur repose sur un fond de réalité – la chose est probable – ou sur une des nombreuses rumeurs de tranchée faisant état de telles pratiques – explication en rien contradictoire d'ailleurs avec la première. Sur cette question, très ouverte encore, voir le stimulant article de COOK, Tim, « The Politics of Surrender: Canadian Soldiers and the Killing of Prisoners in the Great War », *Journal of Military History*, Vol. 70-3, 2006, p. 637-665.

43. De ce point de vue, les analyses de FERGUSON, Niall, *The Pity of War. Explaining World War I*, Londres, The Penguin, 1998, p. 367-397 ne convainquent guère. Elles sont reprises – sans réelle discussion – par AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane et BECKER, Annette, 14-18. Retrouver la guerre..., op. cit., p. 119-120.

44. Là encore, les analyses de AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane et BECKER, Annette, 14-18. Retrouver la guerre..., op. cit., p. 119-120 nous semblent contestables.

Suivent le regroupement des captifs, sous bonne garde, leur transfert vers l'arrière immédiat, dans des grottes, les fameuses « creutes », où Cocho est opéré par un médecin allemand et où l'on profite de son sommeil pour lui subtiliser ses brodequins, enfin l'évacuation en ambulance automobile, « en compagnie de deux sous-officiers allemands » (p. 128), vers un premier hôpital, non loin de Laon. Le 7 juin enfin, le lieutenant est embarqué avec d'autres blessés dans un train en direction de l'Allemagne, plus particulièrement Mayence et son Festungslazarett où il séjourne pendant un mois environ, avant de rejoindre le Kriegsgefangenen Lazarett de Czersk, à 80 km de Dantzig, en Prusse occidentale – et non « orientale », comme écrit p. 11⁴⁵. Dans sa préface, F. Bock insiste, à juste titre, sur ce qui, pour une part, fait l'intérêt du récit de Cocho : la manière dont il vit les événements révolutionnaires de novembre-décembre 1918 en Allemagne, au lendemain de l'abdication du Kaiser et de l'armistice. La description des conseils de soldats, celle de la fin de toute hiérarchie apparente ne manquent en effet pas de saveur, d'autant que la chose n'est pas évoquée par tous les anciens prisonniers⁴⁶. Mais le témoignage est sans doute plus intéressant encore dans ce qu'il dit de l'expérience de la captivité dans sa banalité⁴⁷.

Le lieutenant du 74^e RIT apparaît tout d'abord comme un homme seul, seul parmi les dizaines voire les centaines de prisonniers qui l'entourent, français, britanniques, mais aussi portugais, américains, russes, roumains ou italiens ; un homme seul, car coupé du lien essentiel avec son épouse que maintenaient jusqu'alors les lettres, les colis mais aussi les permissions, très régulières à compter de l'automne 1915, prises en Bretagne, à Paris ou à proximité directe du front. Les longues semaines passées à attendre les premiers envois depuis la France lui pèsent tout particulièrement, d'autant qu'il faut, dans le même temps, s'accommoder de l'enfermement et de l'incertitude quant à ses capacités à récupérer l'usage

45. Cet hôpital pour prisonniers de guerre a fait l'objet d'une thèse de médecine, soutenue par J. Keller à Nancy en 1919 ; KELLER, Jacques, *Nos blessés prisonniers de guerre. Le Kriegsgefangenenlazarett « Fabrik Schütt » de Czersk (Westpreussen)*, Nancy, Berger-Levrault, 1919. Sa consultation est d'autant plus utile que le Dr Keller est mentionné par Cocho lui-même, qui note son adresse à Carnac à la fin de carnet n° 8 (p. 207) et signale sa présence dès son arrivée à Czersk, le 6 juillet 1918 : « ici, il y a un médecin français, prisonnier depuis quatre mois et qui attend sa libération. Il s'appelle Keller » (p. 144).

46. Il est vrai cantonné dans une simple bourgade rurale, HAREL, Ambroise, *Mémoires d'un poilu...*, op. cit., p. 250-251 n'en dit rien par exemple. Il évoque cependant la proximité nouvelle entre soldats allemands démobilisés et prisonniers en attente de rapatriement.

47. L'historiographie de la captivité pendant la Grande Guerre a bénéficié de travaux nombreux et riches – mais parfois contestables – ces dernières années. Retenons, sans prétendre le moins du monde à l'exhaustivité, les publications de ABBAL, Odon, *Soldats oubliés. Les Prisonniers de guerre français, Bez-et-Esparon, Études et Communication*, 2001, de BECKER, Annette, *Oubliés de la Grande Guerre. Humanité et culture de guerre. Populations occupées, déportés civils, prisonniers de guerre*, Paris, Noësis, 1998 ou encore de JONES, Heather, *The Enemy Disarmed. Prisoners of War and the Violence of Wartime*, Britain, France and Germany, 1914-1920, PhD, Dublin, 2005. Parmi les réflexions les plus stimulantes, signalons, pour un autre espace géographique, RACHAMINOV, Alon, *POWs and the Great War. Captivity on the Eastern Front*, Oxford/New York, Berg, 2002.

de son bras gauche. Dans ces conditions, les amitiés qui se forgent entre prisonniers deviennent vite essentielles. Elles ne concernent guère les captifs des autres nationalités, sur lesquels Cocho jette un œil parfois cruel. « Je n'aime guère m'aventurer au milieu de tous les Russes, Italiens, Anglais etc., qui forcément, les malheureux, sont tous plus ou moins pouilleux » écrit-il par exemple le 6 juillet 1918, à son arrivée à l'hôpital de Czersk, qui, « jusqu'ici [...] était uniquement destiné aux Russes, ce qui est tout dire » (p. 144). De ces Russes, prisonniers de seconde zone en quelque sorte, il dit surtout la misère, la maladie, les mauvais traitements – rejoignant sur ce point le constat fait par Ambroise Harel⁴⁸. Aux Britanniques, il reproche leur égoïsme, en un relent d'anglophobie en contradiction avec ce qu'il avait pu écrire quelques mois plus tôt, lorsqu'il combattait à leurs côtés dans les tranchées de Flandres : « les circonstances ont fait d'eux nos alliés dans cette guerre terrible, mais ils ne le seront jamais, je crois, par le cœur » confie-t-il début août (p. 153). Les amitiés, plus ou moins profondes, qui se tissent alors concernent dans un premier temps des « pays », tel Huel, « fils du conducteur des Ponts et Chaussées de Dinan », croisé à Mayence (p. 131). Ce sont aussi, une fois à Czersk, les camarades de chambrée, qui ouvrent ici les horizons du Briochin : alors que les relations au sein du 74^e RIT se faisaient dans un cadre assez largement breton, de Barbentanne, Coudeyras, Chanfray ou Jacquin sont de Paris, du Puy-de-Dôme, du Rhône ou du Vaucluse. Mais c'est surtout « mon camarade Louchez », évoqué dès le 6 juillet (p. 144), « l'ami Louchez » avec qui la boîte de galantine reçue dans le premier colis, le 8 septembre, est partagée (p. 161). C'est avec lui, notamment, que seront faites les longues promenades aux environs du Lazarett, en novembre et décembre 1918, lorsque l'armistice permettra aux prisonniers de quitter l'enceinte du camp pour partir à la découverte d'une Allemagne jusqu'alors à peine entraperçue.

Dans cet univers masculin qu'est celui des prisonniers, les allusions faites par Cocho aux femmes se révèlent particulièrement révélatrices⁴⁹. Bien évidemment, les tranchées, elles aussi, avaient été marquées par cette absence de la gente féminine. Mais les permissions – 15 jours en novembre 1915, 15, 4, 4 et 2 jours entre août et décembre 1916, 7, 15, 4 jours au moins entre janvier et juillet 1917 – lui avaient permis de retrouver son épouse. Aussi les allusions aux femmes étaient-elles rares alors dans les carnets, hormis celles à cette « chère Louisette » : « mes hommes travaillent beaucoup, moi je n'ai rien à faire. Je passe mon temps à lire, à rêver, à désirer... » note-t-il, par exemple, en janvier 1917, en des pages, rappelons-le, qui devaient être lues par elle (p. 107). Une fois seulement il avait évoqué d'autres femmes, en des termes d'ailleurs fort châtiés : en stage d'officier de

48. HAREL, Ambroise, *Mémoires d'un poilu...*, op. cit., p. 231-233. Il parle de « Russes voleurs et sales », « voleurs et chicaniers » à plusieurs reprises.

49. Sur la question de la sexualité des prisonniers de guerre, nous renvoyons à THÉOFILAKIS, Fabien, « La sexualité du prisonnier de guerre. Allemands et Français en captivité (1914-1918, 1940-1948) », *Vingtième Siècle*, 2008, n° 99, p. 203-219.

liaison début mai 1917 à Mouy, il avait noté la présence de « femmes jolies et élégantes » ou encore d'une « assez jolie vendeuse de journaux », gentiment chahutée par les 150 officiers stagiaires, retrouvant « pour quelques instants la mentalité de la caserne et celle des vingt ans » (p. 114-115). Il en va tout autrement une fois en Allemagne. Si la dureté de la séparation est très régulièrement évoquée – et ce d'autant plus qu'elle n'est pas bornée dans le temps –, les mentions aux femmes du pays se font progressivement de plus en plus nombreuses, de plus en plus explicites aussi pour une part.

Ces femmes sont dans un premier temps une sorte de « divertissement » visuel : alors que « les journées sont terriblement longues », « une femme entrevue, rarement, entre deux arbres du boulevard, constitue une distraction qui a son prix » écrit-il le 30 juin 1918 (p. 135); une distraction dont on se lasse cependant : « l'apparition assez fréquente sur cette terrasse [qui cache partiellement la vue sur le Rhin] d'une assez jolie femme presque toujours en élégante toilette » ne compense pas cet inconvénient, confie-t-il quelques jours plus tard (p. 137). Le temps passant, de nouvelles questions apparaissent : « la plupart des prisonniers français et qui ont travaillé en commandos, c'est-à-dire qui vont en ville ou dans les campagnes, sont unanimes à dire que la moralité des femmes laisse beaucoup à désirer » note Cocho le 14 juillet, avant de barrer les 4 lignes qui suivent (p. 148). Le lendemain, il précise que « les mauvaises langues disent qu'une femme se donne facilement pour une tablette de chocolat et que ce dernier constitue un des principaux succès pour les prisonniers français qui en reçoivent encore assez souvent ». Et d'enchaîner en écrivant que « ce matin, dans mon lit, pendant fort longtemps, j'ai pensé à toi, ma chérie. Comme c'est doux de penser à celle qu'on aime. Mais comme c'est dur aussi de sentir qu'on en est séparé pour si longtemps » (p. 149). Suivent alors 3 lignes, barrées elles aussi. Le lieutenant en vient peu à peu à la description des femmes rencontrées à Czersk, dans le cadre d'une approche presque « anthropologique » : notant la beauté de leurs toilettes, il regrette cependant leurs défauts physiques, notamment « un bas de jambe presque toujours très gros » (p. 152). Il note le même détail fin août, au sujet des femmes de la ville qui viennent se faire vacciner à l'hôpital : « dans le nombre de ces jeunes femmes ou jeunes filles, il y en a parfois qui sont pas mal. Malheureusement, presque toujours, elles ont une très forte cheville » (p. 158). De ce point de vue, ces femmes ne souffrent pas la comparaison avec celles croisées au Danemark début janvier 1919, sur le chemin du retour, à un moment il est vrai où Cocho est sans doute dans un état d'esprit différent : certes, « comme la femme allemande, la Danoise est en général assez grande, forte, blonde, mais avec une distinction et une élégance que l'on voit rarement en Bohême » précise-t-il (p. 211).

C'est, pour l'essentiel, dans les semaines qui suivent l'armistice et la liberté relative des mois de novembre-décembre 1918 passés dans la petite ville de Graudenz, lors de cette « sortie de guerre » qui n'en finit pas, que fleurissent dans les carnets les commentaires sur les femmes allemandes.

Tout est alors prétexte à des notations les concernant. Cocho entre avec des camarades dans un « concert » ? « Petite salle, décors originaux »... et « femmes quelconques » (p. 189). Cocho sort au Germania et y partage une bouteille de champagne avec d'autres prisonniers ? Les chanteuses y sont « très quelconques, à part une ou deux, passables » (p. 193). Cocho va « voir patiner » sur la glace ? « Quelques femmes étaient fort bien » note-t-il, avant de décrire leur tenue... et de barrer trois lignes (p. 198). Et il en va de même au sujet de l'infirmerie à bord du navire le rapatriant : elle est tenue par « des dames de la Croix-Rouge danoise » dont « deux ou trois sont de fort jolies femmes » (p. 218). « L'une d'elles est vraiment bien grande, fine, de jolis traits fins et intelligents, un teint ravissant, de jolies dents, de forts beaux yeux, très jolie femme en un mot » prend-il soin de préciser.

Les choses vont-elles plus loin ? Le prisonnier le laisse entendre, pour d'autres que lui en tout cas. Fin novembre, dans les rues de Graudenz, « les femmes semblent regarder d'un œil favorable les officiers anglais et français et font preuve d'une grande hardiesse et d'un grand sans-gêne » écrit-il (p. 190). D'ailleurs, « celles-ci, même accompagnées, ne se gênent pas pour regarder de notre côté et se livrer à une mimique assez significative ». Tout est alors possible : « un capitaine Papin, qui nous accompagne au café, conquiert les bonnes grâces de l'une d'elles avec quelques tablettes de chocolat qui est l'article le plus rare dans toute l'Allemagne » note Cocho, sans que l'on sache vraiment ce qu'il pense du fait. La situation amène les autorités en place à réagir : « le comité de soldats a été obligé de prendre des mesures vis-à-vis de la population féminine qui sympathisait trop ouvertement avec les officiers alliés » signale-t-il le 4 décembre⁵⁰. Mais de préciser, le 22 du même mois, que « comme la soldateurat [lire Soldatenrat, i.e. conseil de soldat] leur a interdit de causer aux officiers prisonniers, il se fait tout un échange de billets qui se passent entre camarades ou par l'intermédiaire des bonnes qui servent et qui, à l'occasion, en reçoivent pour leur compte, surtout une qui est vraiment bien. Et les rendez-vous se donnent dans un coin de rue écartée, d'abord, dans des hôtels complaisants, ensuite » (p. 201). Cette « collaboration sentimentale » ne semble choquer personne parmi les prisonniers, notamment pas Cocho, montrant combien le terme est alors – au moins ici, au moins dans ce milieu – anachronique. Le regard plutôt bienveillant porté par le lieutenant sur une Française croisée à Graudenz, « pauvre malheureuse » de Briey ayant eu, « à la suite de la perte de son mari, la faiblesse de devenir la maîtresse d'un Allemand » et ayant tenté de le rejoindre en Allemagne où « elle se trouva nez à nez avec la femme légitime » en dit long sur le décalage entre certains discours et les

50. THÉOFILAKIS, Fabien, « La sexualité du prisonnier de guerre... », art. cit., p. 213, rappelle d'ailleurs que, dès la Grande Guerre, l'Allemande unpatriotische, car entretenant des relations avec des prisonniers de guerre, fut stigmatisée, noms et adresses publiés dans la presse locale. Cette infidélité est d'ailleurs assimilée en 1919 – et pour une part, on le voit ici, dès fin 1918 – à une sorte de « variante sexuelle du coup de poignard dans le dos ».

pratiques ; sur l'évolution des mentalités entre les deux conflits mondiaux en ce domaine aussi (p. 199)⁵¹.

Trop longtemps délaissé par l'historiographie universitaire, le champ de l'histoire militaire des Bretons dans la Grande Guerre demande indéniablement à être réinvesti, pour peu cependant que l'on prenne soin de délaisser l'histoire-bataille de « grand papa », première étape indispensable à l'établissement des faits, mais dont on ne saurait bien évidemment se contenter. Cette histoire militaire renouvelée – héritière de ce que les Anglo-Saxons nomment *new military history* –, pour une large part culturelle, sociale et politique, prend en Bretagne un intérêt tout particulier au regard des nombreux débats propres à la région, ceux notamment nés du mythe – toujours colporté – des 240 000 morts et de l'utilisation qui en est faite par certains courants. Certes loin du front – du front terrestre pour le moins, car le front maritime est, lui, breton pour une part⁵² –, la Bretagne et les Bretons n'en sont pas moins intéressants à étudier pour autant : majoritairement rurale, la région donne au pays plus de combattants que la moyenne des départements ; surtout, réputée hostile à la République, elle offre un terrain d'enquête passionnant pour l'étude d'une certaine acculturation à la Nation.

Sur tout cela – et bien d'autres choses encore –, les Carnets de Paul Cocho nous fournissent d'utiles pistes de réflexion ; des pistes d'autant plus intéressantes sans doute que l'expérience de la guerre qui est celle de l'épicier briochin – une expérience plurielle, irréductible et en cela aux grands schémas d'analyse proposés par l'historiographie polémique de ces dernières années – n'a probablement rien d'extraordinaire ; plus extraordinaire est, finalement, le récit qu'il en tire. Ce texte et l'analyse – sommaire – qui en a été présentée ici n'épuisent cependant pas le sujet, loin s'en faut. Il reste encore beaucoup à faire pour réinvestir pleinement ce champ de l'histoire bretonne de la Grande Guerre, à commencer par l'étude, aussi fine que possible, de certaines des unités cantonnées en Bretagne en 1914, au moment de la mobilisation. Dépassant une hagiographie stérile et un culte des morts tout aussi peu productif, cette démarche devrait permettre de saisir les ressorts des microsociétés que constituent le régiment et, plus

51. On est loin, ici, chez Cocho, des « enfants du viol boche », des « enfants du barbare » étudiés par HARRIS, Ruth, « The "Child of the Barbarian" : Rape, Race and Nationalism in France during the First World War », *Past and Present*, n° 141, novembre 1993, p. 170-206, ou, du cas de la jeune Joséphine Barthélémy, réfugiée de Meurthe-et-Moselle occupée, jugée pour infanticide en 1916, au cœur du travail d'AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane, *L'Enfant de l'ennemi, 1914-1918. Viol, avortement, infanticide pendant la Grande Guerre*, Paris, Aubier, 1995. La distance est grande aussi avec les réactions à l'égard des enfants de couples franco-allemands de la Seconde Guerre mondiale auxquels s'intéresse VIRGILI, Fabrice, *Naître ennemi. Les enfants de couples franco-allemands nés pendant la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Payot, 2009.

52. Voir sur ce point, outre les travaux déjà mentionnés de Th. Le Roy, RICHARD, René et al., *Les Navires des ports de la Bretagne provinciale coulés par faits de guerre, 1914-1918*. t.1, Plessala, Association Bretagne 14-18, 2010.

encore peut-être, la compagnie, la section, l'escouade, de répondre ainsi à quelques-unes des questions qui restent encore en suspend concernant cette période : qu'est-ce qu'un régiment « breton » en 1914 ? En 1918 ? Quel sens donné au « groupe primaire » – mis en avant par l'historiographie mais assez largement absent des écrits du for privé – dans des unités dont les taux de pertes impliquent un important turn-over ? Peut-on, doit-on mettre en avant une éventuelle « spécificité » bretonne ? Et si oui, de quel type ?

La voie pour de telles recherches a, pour une part, été ouverte par l'étude d'une division d'infanterie « normande », la 5^e, au cœur des travaux de l'historien américain L. Smith⁵³. La combinaison des problématiques renouvelées portées par l'histoire universitaire et des connaissances fines d'un tissu associatif particulièrement dynamique devrait, à n'en pas douter, permettre d'aller plus loin encore dans le cadre de la Bretagne⁵⁴.

RÉSUMÉ

Mobilisé en 1914 au sein du 74^e Régiment d'infanterie territorial de Saint-Brieuc, Paul Cocho, simple sous-officier au début des hostilités, promu officier au feu, a laissé des Carnets fort riches. Rédigés au jour le jour, ils donnent à saisir les logiques de l'écriture en temps de guerre, tant sur le front qu'en captivité puisque le territorial briochin est fait prisonnier par les Allemands en mai 1918. Mais ces carnets permettent aussi et surtout d'investir les multiples dimensions de l'expérience combattante : la peur, la faim, le rôle de la camaraderie, de la religion, le développement aussi d'une certaine culture « professionnelle » au fil des mois. De manière plus générale, cet article se veut une étape dans la réappropriation du champ de l'histoire militaire des Bretons dans la Grande Guerre, trop largement délaissé par l'historiographie universitaire.

ABSTRACT

Paul Cocho was incorporated in 1914 as a NCO in the 74th Territorial Infantry Regiment formed in Saint-Brieuc. During the war, he was promoted to CO. He left very detailed notebooks. Written every day, those notebooks enable us to study how the war experiences were recorded, on the front as well as in captivity, for Cocho was taken prisoner in May 1918. Thus, we have a deep insight into the many facets of war: fear, hunger, comradeship, and also the creation of a sense of professionalism in enlisted men. This article is also a new step in the development of the military history of Bretons during the First World War, largely ignored so far by scientific studies.

53. SMITH, Leonard V., *Between Mutiny and Obedience. The Case of the French Fifth Infantry Division during World War I*, Princeton, Princeton UP, 1995. Ce type d'approche, commune chez les historiens anglo-saxons, n'est guère prisé dans le monde universitaire français, comme si les très descriptifs historiques régimentaires publiés dans les années 1919-1921 avaient discrédité le genre et empêché le développement de problématiques neuves à partir d'une étude de cas. L'étude désormais classique de BAYNES, John, *Morale. A Study of Men and Courage*, New York, Avery, 1988 [1^{re} éd. 1967], sur le 2nd Battalion The Cameronians des Scottish Rifles illustre au contraire tout leur potentiel intérêt.

54. L'enquête, en cours, d'E. Le Gall sur le 47^e RI de Saint-Malo devrait constituer un excellent test, grande nature, des potentialités de ce genre d'approche.